

Julien Allavena

L'hypothèse autonome

{extrait}

Éditions Amsterdam
2020

Sommaire

Avant-propos	
La fin d'un fétichisme	11
1. Les transformations du travail de la taupe	25
2. Du refus du travail à la guerre civile	49
3. De l'autonomie politique aux politiques de l'autonomie	71
4. « Partir de soi » Les politiques de l'expérience	89
5. « Un communisme plus fort que la métropole »	121
6. Armées pour le communisme	149
7. Être défait et se défaire	177
8. Le cycle défensif et son en-deçà	201
Conclusion	
Savoir perdre	231
Notes	251

Le désastre tient en ceci que,
depuis des générations maintenant,
nous ne ratons pas mieux.

Une « Lettre à un ami », dans *Dérider le désert*

Avant-propos
La fin d'un
fétichisme

L'expérience apprend que derrière les discours de légitimation intellectuelle et politique, il y a souvent la « réalité merdique¹ » des phénomènes auxquels ils s'adosent. Le mouvement dit « autonome » ou « de l'autonomie », tel qu'il subsiste aujourd'hui en France comme ailleurs, n'échappe malheureusement pas à ce constat. Né il y a près de cinquante ans d'une tentative de rupture avec le mouvement communiste historique, alors que celui-ci était « réduit à l'état de merde » par le capitalisme – c'est-à-dire « à l'état de bouillie dogmatique [pouvant] être mis dans le commerce sans aucun risque pour le système² » –, il a en effet connu à son tour le même sort.

Il serait trop aisé, et surtout parfaitement vain, de déplorer une dégénérescence, de se demander avec mélancolie « où sont les neiges d'antan ». Parce qu'il en va de la nature même de la neige de fondre à la chaleur, il y a plutôt lieu d'identifier un processus logique, une maturation, et pour cela de « partir des pratiques existantes pour remonter aux vices d'origine des théories, en tant que, d'une façon ou d'une autre, elles prêtent le flanc à de pareilles distorsions³ ». Pour les besoins d'une telle généalogie, je partirai de l'hiver 2018-2019.

En ce temps-là, acquis au marronnier du « retour de l'ultra-gauche », les dits spécialistes des « radicalités » n'y ont vu que du feu – parfois même littéralement. Tandis qu'ils ressortaient leurs vieilles notes mobilisées lors du dernier « retour » en date, un rejeu s'opérait quant à lui pour de vrai. Quand leurs regards se braquaient sur les frasques rituelles du *black bloc*, un événement d'un type peut-être nouveau pour la mémoire médiatique, mais dont le moteur avait déjà tourné au cours des décennies précédentes, survenait donc : nous sommes entre la fin de l'automne 2018 et celle du printemps 2019, et les gilets jaunes s'approprient et réinventent des pratiques qui étaient jadis celles des autonomes.

La vraie radicalité était là : organisation horizontale et réticulaire, extra-parlementaire ; effort de conjuration des mécanismes de domination interne propres aux mouvements sociaux ; appropriation de la voie publique sans préavis ni demande d'autorisation pour des manifestations mais surtout des occupations ; création de médias et de réseaux alternatifs ; découverte d'une certaine pratique de la clandestinité relative ; approche amorale, pragmatique de la violence déprédative et de l'affrontement avec les forces de l'ordre ; recours ambigu à la revendication, en tout cas détaché de toute structure ordinaire de régulation du conflit.

Sans son contexte, cette morphologie s'apparenterait fort à celle qui est d'ordinaire mobilisée pour décrire des expériences que les historiens situent volontiers aux marges des « années 68⁺ ». Quelques « jeunes lecteurs » du site *lundimatin* se sont d'ailleurs très tôt prêtés au jeu, identifiant dès novembre 2018 « un phénomène qui correspond à la définition technique d'un mouvement autonome déployé sur le terrain social, comme l'Italie des années 70, si mobilisée comme imaginaire politique de substitution ces derniers mois, en a tant produit⁵ ».

Mais justement : la plupart de ceux qui avaient le visage tourné vers ce passé n'ont d'abord même pas daigné s'intéresser à leur présent. Quand des clameurs arrivaient à leurs oreilles, ces

sons de *Marseillaise* bâtarde les conduisaient à n'y voir qu'une foule pas assez de gauche. C'est que le gros des rangs de l'autonomie, constitué aujourd'hui en microcosme de chapelles plus occupées à rivaliser pour le monopole de la radicalité discursive qu'à se coordonner contre l'état de choses, a désormais bien plus à voir avec une sorte de gauche de l'extrême-gauche qu'avec l'en-dehors de la politique que le mouvement a jadis pu constituer. Cela n'est d'ailleurs pas sans effet miroir : des autonomes qui ne vont pas aux masses, et des masses qui ne vont pas aux autonomes.

En position d'ange benjaminien⁶, dos à l'avenir et avançant vers lui à reculons, les autonomes n'ont porté le regard sur les événements qu'une fois leur pic d'intensité passé, pour y investir machinalement ce qu'il restait d'une tradition moribonde, réactivée, pour la France, en 2016 : de médiocres techniques émeutières, et une pratique du noyautage digne des groupuscules trotskysants d'antan. Cette insurrection qu'ils avaient tant contemplée comme une tragédie antique, ils purent enfin la vivre comme une farce. Rares furent les autonomes gilets jaunes à se mouvoir comme des poissons dans l'eau des gilets jaunes autonomes, et non comme des éléments extérieurs contraints de s'y plonger mais toujours avec méfiance. D'où le ratage d'une collaboration poussée entre les gilets jaunes et un *black bloc* tantôt incompris par ses compagnons de manifestation hebdomadaires – et souvent assimilé non sans conspirationnisme à un groupuscule –, tantôt carrément doublé par l'appropriation gilet-jaunesque des techniques de camouflage et d'affrontement qui le caractérisaient jusque-là.

La faible présence des autonomes au sein du mouvement réel suffit cependant à obnubiler leurs imaginaires, à transformer leur impuissance concrète en spectacle abstrait, et surtout à leur faire oublier les limites majeures qu'ils avaient rencontrées lors des mobilisations étudiantes du printemps 2018, où la pratique de l'occupation prit des atours si particuliers, jusque dans son échec.

On ne parlait que d'eux, et cela semblait gommer tout souvenir des récentes défaites et de leur faiblesse attestée.

La manœuvre médiatique et gouvernementale, du reste, était grossière : planter l'arbre le plus gros possible pour cacher la forêt. Ce n'est pas la première fois que le blabla sur l'ultra-gauche intervient pour délégitimer la critique ordinairement radicale qui se formule à chaque séquence de contestation, comme cette fois sur les ronds-points et dans les rues. « Mais quoi, ce sont des fous, et vous ne seriez pas moins extravagants, si vous vous régliez sur leurs exemples⁷ », clamait en somme le pouvoir affolé en agitant ce grigri. Malheureux les autonomes qui y verraient un quelconque signe de leur force. Hélas, une certaine confusion entre représentation et réalité figure justement parmi les « vices d'origine » de leur histoire, comme effet pervers de leur critique des médias et des nouvelles techniques de communication publique qu'ils ont élaborées.

Pour contribuer à la dissiper, il convient de régler une bonne fois pour toutes le malentendu : l'« ultra-gauche » historique est morte et enterrée depuis maintenant plus de trente ans⁸. L'expression fut initialement utilisée pour désigner les groupes marxistes non léninistes, d'obédience conseilliste dans l'espace germano-hollandais, bordiguiste en Italie, et leurs ramifications, par exemple en France ou en Scandinavie. Autant de groupuscules isolés, nés des suites de la révolte spartakiste et pour certains actifs jusqu'aux années 1980, limités à publier des revues à très faible tirage en attendant que la révolution prolétarienne veuille bien se faire d'elle-même. On pourra au mieux étendre cette filiation jusqu'aux situationnistes⁹, voire jusqu'à quelques cénacles de théoriciens en chambre contemporains. Mais un rapide coup d'œil à leurs textes suffit pour comprendre que cette tradition est bien éloignée de tout ce qui a trait aux affrontements de rue et aux sabotages présumés qui convoquent de façon pavlovienne et abusive l'emploi de l'expression aujourd'hui. La redécouverte publique du terme en 2008 a tout

d'une farce à faire peur, ce que n'a pas manqué de souligner l'une des personnes qui en a fait les frais¹⁰.

S'il est une sensibilité qui traverse aujourd'hui des phénomènes allant des émeutes aux ZAD en passant par quelques squats et séminaires, et que les gilets jaunes ont fait leur comme Monsieur Jourdain parle en prose sans le savoir, c'est bien plutôt du côté du syntagme « autonomie » qu'il faut chercher sa source. L'analyse de la pratique du *black bloc* au cours des événements récents doit par conséquent reposer sur de tout autres bases – si tant est qu'elle en admettait jusque-là. Car le principe de l'autonomie constitue précisément un dépassement des propositions de l'ultra-gauche historique. Certes, ces deux perspectives peuvent admettre un socle commun, que l'autonomie hérite justement de son ancêtre : la fin de la centralité accordée à l'objectif de conquête du pouvoir d'État, et la révolution conçue comme extension et articulation exponentielles d'espaces libérés. Dans les deux cas, il s'agit aussi de réaliser ce que l'on pourrait appeler l'« axiome communiste » : abolir la régulation des rapports sociaux et des expériences personnelles par la loi de la valeur et les « formations de pouvoir¹¹ » qui lui permettent d'opérer – la propriété privée n'en étant qu'une parmi d'autres.

Mais là où l'ultra-gauche était focalisée sur la réalité productive – c'est-à-dire, en son temps, usinière et ouvrière –, l'autonomie analyse et surtout éprouve la dissémination du système productif et de sa discipline dans toutes les facettes de la vie : en un mot, la « colonisation¹² » de celle-ci par le capital. Dans cette perspective, l'entité communiste n'est plus celle qui auto-gère le travail au moyen de conseils ouvriers, mais celle qui s'est libérée du travail, de plusieurs manières possibles – avec toutes les apories que cela suppose, à commencer par un parasitisme parfois sans issue.

Partant, en quoi consiste précisément l'autonomie ? Dit d'abord en une énumération, déclinant l'expérience des années 1970 italiennes : « luttes contre le travail, absentéisme,

autoréductions des rythmes de travail, ou sabotage de la production, campagnes d'autoréductions sur les tarifs du téléphone et de l'électricité (accompagnées de sabotages), manifestations de masse illégales et armées, occupations de maisons, développement des communications avec les radios libres, sabotage des médias officiels par la reproduction de faux livres qui défendaient la pratique révolutionnaire, luttes dans les lycées pour le passage automatique, etc.¹³ » Un tel foisonnement, jusque-là inédit, fut certes le fait de militants autoproclamés révolutionnaires, mais surtout celui d'acteurs ordinaires, loin d'être tous issus du monde ouvrier.

Non contents de bousculer ainsi la tradition contestataire, ceux-ci le firent en portant à leur paroxysme les agencements et expériences immédiatement communautaires, si ce n'est communistes, auxquels les mobilisations ont toujours donné lieu. De cela, c'est Alessandro Stella qui en parle le mieux, quand il explique que « le terme [*compagno*, "camarade"] portait une connotation éthique immédiate, de communisme au présent : un *compagno* était quelqu'un avec qui nous voulions partager non seulement un idéal futur, mais le présent, le quotidien. [...] Le *compagno* était vraiment celui avec qui on partageait le pain et les autres biens matériels ou culturels au sein d'une communauté élective. Les maisons occupées, les centres sociaux, les coopératives agricoles ou artisanales ou de simples appartements transformés en "auberges espagnoles" représentaient autant de communautés possibles de *compagni*, autant de communes que nous voulions généraliser. Une mise en commun de tout et de tous qui avait poussé certains vers des expériences extrêmes de collectivisation des corps et des affects les plus intimes, touchant là aux limites du collectivisme¹⁴... »

Là où la théorie d'ultra-gauche – sauf évidemment dans le cas situationniste – considérait une telle recherche d'une transformation immédiate de la vie quotidienne comme un vice petit-bourgeois et misait uniquement, au risque du quietisme,

sur la « spontanéité » des masses ouvrières, la tactique des autonomes consiste depuis à faire coexister ce genre de « politique à la première personne¹⁵ » avec une participation active aux différentes mobilisations. Et pour cause : leur histoire montre que, tenues ensemble, ces deux dynamiques – l'une proprement événementielle, politique et mouvementiste, séculière, l'autre continue, éthique et expérientielle, régulière – gagnent ainsi chacune en puissance dans leur articulation à l'autre¹⁶.

Or c'est précisément là où, fin 2018, le bât blessa : dans l'ensemble réduits à commettre des dégradations urbaines, certes acclamées et parfois même massives, et à envoyer quelques coups de poing dans la figure de l'ultra-droite, du reste tout à fait bienvenus, les autonomes contemporains ont été parfaitement à la traîne de l'insurrection gilet-jaunesque. « Un casseur témoigne : "on a été débordés par les gilets jaunes" » titrait ainsi fin novembre *Rouen dans la rue*, en ne plaisantant qu'à moitié¹⁷. C'est qu'en cours de route, la *reductio ad merdum* était intervenue, sous la forme d'une perte de la complémentarité évoquée. Nombre d'autonomes, surtout dans les grandes villes de France, et plus encore à Paris, avaient effectivement fait l'impasse sur la constitution et le soin d'espaces et de sociabilités non-événementielles, au profit du seul engagement dans une forme de mouvementisme radical, encouragé il est vrai par la dynamique ouverte par le mouvement contre la « loi travail » de 2016. Dans cette configuration, on ne fait guère le poids aux côtés de foules ragaillardies par une expérience communautaire intensive, entretenue semaine après semaine sur les ronds-points du pays¹⁸.

Le paradoxe est donc le suivant, qui révèle combien l'autonomie, du moins ses manifestations actuelles, est en crise : les gilets jaunes ont constitué un phénomène incarnant plus qu'aucun autre la tactique en question, en ayant à nouveau réuni ses deux moitiés – événementialité et immuabilité –, sans jamais se montrer conscients de la tradition qu'ils ravivaient ; de leur côté, les héritiers autoproclamés de la tradition autonome n'ont

plus rien d'autonomes techniquement parlant, ou alors d'une façon tout à fait mineure. Tout au plus ont-ils en commun une opinion politique « autonomiste¹⁹ », et peu leur importe visiblement que l'autonomie se soit jadis avant tout affirmée comme une expérience où les projections idéologiques deviennent inutiles.

C'est la raison pour laquelle j'entends distinguer une *hypothèse autonome*, formalisée à partir de la généalogie des pratiques qui se sont réclamées de l'autonomie, de la plupart des entités qui prétendent aujourd'hui la mettre en œuvre. En ce qu'elle considère toujours les principes en jeu comme stratégiques et en discussion, et non sous la forme d'une axiomatique transhistorique, ma démarche se distingue néanmoins de celle, plus idéaliste, de Badiou et de son « hypothèse communiste²⁰ » : comme toute hypothèse stratégique, l'hypothèse autonome est pour moi à comprendre comme le produit d'une confrontation pratique et historique entre l'axiome dont elle dépend et le contexte où elle intervient, c'est-à-dire entre sa positivité éthique et sa possibilité matérielle.

Il va sans dire qu'il s'agit de rendre ainsi plus lisible, à rebours des effets de manche qui traversent aussi bien les discours policiers sur la radicalité que ceux des dits radicaux sur eux-mêmes, et en une période de crise quasi cosmologique où des contre-conduites inédites se multiplient à nouveau, une tradition qui a prétendu et souvent su fournir à celles-ci un modèle d'organisation adéquat. Mais si je suis convaincu qu'elle peut encore offrir des perspectives tactiques au présent, je crois surtout que l'époque invite impérieusement à la dépasser. Aussi me suis-je attaché à pointer les limites qu'elle a historiquement rencontrées et contre lesquelles elle continue de buter aujourd'hui, sous la forme de contradictions insurmontées.

{fin de l'extrait}